

Premier accident de la circulation caussenard?

En ce début du XVIII^{ème} siècle, nous sommes sous le règne de Louis XIV.

Celui-ci, chapeauté par sa maîtresse (et future épouse), Mme de Maintenon, dirige l'état d'une manière extrêmement rigoriste, politiquement et religieusement.

Déjà, lors de son sacre le 7 Juin 1654, il avait fait le serment d'extirper l'hérésie protestante de son royaume !

Une fois au pouvoir, il multiplie les difficultés pour le libre exercice de la R.P.R. (la « religion prétendument réformée », c'est à dire le protestantisme) :

- pas d'obsèques en plein jour, avec 30 personnes au maximum (1663),
 - interdiction d'aller en justice (1665),
 - interdiction de se convertir au protestantisme (1680),
 - autorisation des « dragonnades » (1681),
 - interdiction d'émigrer, et ceux qui le font voient leurs biens confisqués, la moitié de ceux-ci revenant à la personne qui les a dénoncés (1682),
 - culte autorisé uniquement dans les temples (1682),
 - nombreuses professions interdites aux protestants (1685),
 - signature de l'Édit de Fontainebleau qui révoque l'Édit de Nantes (le 16 Octobre 1685),
 - emprisonnement des ministres du culte protestant, destruction des temples,...
 - dans la région, « brûlage des Cévennes » avec plus de 400 hameaux détruits, leurs habitants exilés de force dans les villes proches et les récalcitrants emprisonnés, voire même condamnés au bûcher (ce qui occasionnera la « révolte des Camisards » !
- En 1701, il est donc recommandé de faire montre d'une grande piété, et le prêtre caussenard, le curé Aubenque, y veille ! Tous les dimanches matin, il vérifie que ses ouailles caussenardes sont bien présentes dans son église de Notre-Dame du Lac, même celles qui doivent faire un long trajet pour cela, venant qui de La Baume, qui de la Celle, qui du Vialaret... (mais pas d'Embougette, abandonné depuis longtemps). Ils sont en général tous là, et il y a même un « violen » (un habitant de la paroisse de Viols le Fort!).

Pour quelles obscures raisons cet « étranger » fréquente-t-il l'église caussenarde ? La raison en est toute simple : cette église est plus proche de son domicile que l'église paroissiale de Viols le Fort... Il s'agit en effet d'un habitant du moulin de Figuières, Antoine Roussel, 75 ans, ancien meunier, qui prête souvent main forte à son fils Joseph qui a pris sa suite dans le moulin.

Ce matin du dimanche 12 Septembre 1701, Antoine a mis le bât sur son ânesse, et se remémore le chemin à suivre :

- traversée de l'Hérault sur le bac mené par son fils Joseph,
- sentier muletier jusque sur le plateau (quand on descend vers Figuières, le départ de ce sentier se trouve sur la gauche, juste avant la bifurcation vers la Fon de Saurel et le « michan païs »),

- traversée du plateau (le sentier débouche juste après le four à chaux, au fond des parcs de Patrick Alibert et Babeth) en traversant les terrains actuellement Alibert, puis Pierre Dusfour,

- après avoir longé le bassin actuel du lagunage, entrée dans le village par la rue actuelle du Paret Nova, puis le chemin de Marou,

- parcourir les actuelles rue des Calandres puis du Fanabrégu jusqu'à l'église.

Ce matin là, Joseph Roussel, après l'avoir fait traverser la rivière, voit son père, juché sur son ânesse, disparaître sur le sentier le menant vers le Causse....

En l'église caussenarde, par contre, à la grand messe de 9 heures, Antoine Roussel manque à l'appel !!!

Son fils Joseph, inquiet de ne pas voir revenir son père pour le repas de midi, va partir à sa recherche: il emprunte donc lui aussi le sentier muletier, et trouvera d'abord l'ânesse, broutant sur le bord du sentier, puis, un peu plus loin, son père Antoine, la tête éclatée contre un des nombreux rochers qui le borde. La chute et le décès d'Antoine, suite sans doute à un écart de sa monture, constitue le premier accident de la circulation caussenard !

Quatre petites nouvelles tirées d'épisodes vécus **dans sa jeunesse par Jean CARRIÉ** **(le père de Guilhem).**

1 - Fonzes, juste après la guerre.

Les temps sont alors difficiles, et nombre de familles caussenardes améliorent l'ordinaire en commerçant avec le père FONZES, restaurateur de son état à Saint-Guilhem le Désert, également hôtelier et propriétaire d'une conserverie.

Quand il vient au Causse (à moins que ce soit l'un de ses frères, l'entreprise étant gérée en famille) , une fois par semaine (le plus souvent le samedi), il réalise toujours le même trajet dans le village, faisant ainsi le tour de « ses » producteurs (des braconniers, des ramasseurs de champignons, des truffaires,...). Sa tournée se prolonge ensuite vers Saint-Jean de Buèges, Ganges puis les Basses Cévennes : il se fournira ainsi en matières premières pour alimenter son restaurant réputé et sa conserverie !

Selon la saison, il récupérerait ainsi truites, écrevisses, lièvres, perdreaux, bécasses, grives, girolles, truffes,...

L'arrêt du Causse se faisait en premier à la Poste, chez Marceau CARRIÉ (le père de Jean): son épouse (née Aimée GROS) était une «sauta-roc», dont la mère Rachel vivait toujours à Saint-Guilhem. C'est là, en plus des paquets habituels remis par Rachel pour

Aimée (le plus souvent des produits de son jardin : fruits, légumes,...), que FONZES apprenait quelles personnes aller voir dans le village (ses « fournisseurs » locaux les plus assidus) : Aristide CLAVEL, Georges DOUMERGUE, (le grand-père de Marie-René Valdeyron), Albert VAREILHES (le père de Ginette et Marie-Claude), Jean CAMMAL (le père de Rose-Marie et Jean-Claude), qui rendent régulièrement visite à Aimée pour lui dire simplement: «Tu diras à FONZES qu'il passe à la maison ». Aucune autre précision sur la nécessité de la visite... Phrase apparemment sibylline donc, mais il y avait à coup sûr quelque produit intéressant en attente d'achat pour le restaurant ou la conserverie.

Les spécialités de la maison FONZES étaient principalement le pâté de grives, les truffes, les écrevisses et le gibier en général !

2 - Un déjeuner raté!

Ayant projeté avec Zézé (Joseph GAUCERAND) d'aller chasser le perdreau sous le Causse (entre le village et la vallée de l'Hérault), Jean se propose de fournir le déjeuner indispensable lors de cette sortie de plein air ! Aussi, le lendemain matin, il range précautionneusement dans la poche en cuir de sa gibecière tout le nécessaire à ce petit en-cas: tranches épaisses (et bien pourvues en lard gras) de jambon cru, fromages de chèvre, un pain de chez Jean BOUGETTE (le père de Bernard), et une bouteille de vin. L'autre poche (en filet) de la gibecière devrait récupérer les perdreaux chassés par nos deux redoutables Nemrods !

Et commence cette matinée de chasse... L'itinéraire est toujours le même, bien connu de tous les (vieux) chasseurs caussenards: sortie du village par le chemin de Maroou, puis l'actuelle rue du Paret Nova. A l'extrémité de celle-ci, on attaque les vignes contiguës, sautant de l'une dans la suivante: d'abord celle de Gérard LALÈQUE (le père de Philippe et Françoise), puis celle de RODIER, ensuite celles d'Aristide CLAVEL (à l'emplacement de l'actuel bassin du lagunage) pour terminer chez Pierre CHAPTAL (le père de Pierre, et grand-père de Patrice et Franck). Direction maintenant la vigne travaillée par Joseph ARBIEU (le père de André et Adèle) au milieu des bois de Pierre DUSFOUR, avant de finir au «Frigoulas» dans les vignes de Joseph ALLARY (le père de Jeanine, Robert et Geneviève).

Et déjà quelques victimes, nos deux jeunes chasseurs n'étant pas des «palamars» (maladroits).

Voilà des émotions et un itinéraire qui vous creusent un homme ! Et avant de traverser la route de Montpellier, en direction d'Encontre, voici un muret à l'ombre bienfaisante d'une «blaque» qui vous attire comme un aimant: il doit y faire si bon pour déjeuner! Et l'appétit est là!

Malheur !!!! Catastrophe !!!! Les cahots de la marche (ce n'est pas la place de la Comédie...), le passage d'un bond au-dessus des murets (ils sont jeunes et ne vont pas chercher l'entrée) ont tant et si bien remué la contenu de la gibecière que le bouchon de la bouteille de vin a quitté son logement, se vidant lamentablement en noyant

charcuterie, fromage et pain. Si Jean était «mouquet», Zézé était pour le moins contrarié, et le fit savoir vertement à son coéquipier: le copieux déjeuner espéré s'était transformé en « *salade de moure* » !!

3 - De l'utilité d'une brouette!

Celle de Marceau était une brouette «à l'ancienne», toute en bois (exceptée la roue en fer, particulièrement bruyante)... Apte à tous les usages, elle recevait seaux d'eau, bois, fagots, fumier, pierres, et parfois même des « marchandises » plus curieuses. C'est le thème de cette historiette....

Le 31 décembre, les jeunes adultes caussenards organisent un réveillon assez rustique, le plus souvent chez Amédée DUSFOUR (dans le garage de la maison actuelle de son fils Yves), juste en face du café RODIER... Un menu basique, sans chichis, avec charcutailles, daube et fromages, le tout agrémenté du gros rouge local titrant péniblement 11° les meilleures années : il s'agissait simplement pour les jeunes de passer agréablement la veillée avant d'accueillir l'an nouveau.

Une année, au tout début des années 50, les jeunes avaient sympathisé avec un jeune berger de Marou, qu'ils avaient invité à se joindre à eux ce soir-là, car il était tout seul, loin de sa famille. Heureux de se retrouver en si bonne compagnie, il se «lâcha» un peu trop sur la «grenadine de charretier», et ce qui devait arriver arriva! Jean CARRIÉ, Gilbert CAMMAL (le frère de Maurice, René et Lucienne) et Marcel DUSFOUR décidèrent alors de raccompagner à Marou le jeune berger, ivre mort...

À peine attaquée la petite grimpette du Chemin Neuf, ce dernier s'écroule au sol et décide alors de rester là et de dormir dans le fossé! Avec le froid glacial de cette nuit-là, impossible aux caussenards de le laisser ainsi... Et de le porter alors à tour de rôle! Mais le gaillard était grand et costaud, et le porter se révéla vite pour le moins très malcommode... D'où l'idée de la brouette de Marceau!

Premier hic, ne pas réveiller tout le quartier sur le coups de 3 heures du matin... Brouette sortie précautionneusement, le poivrot est chargé, et voilà tout l'équipage parti dans la nuit noire en direction de Marou, changeant le préposé au portage tous les 200 ou 300 mètres. Arrivée au mas sans encombre, l'équipe dépose le jeune berger dans son logement. Renseigné plus tard par ses amis caussenards, il avouera ne se souvenir de rien entre le réveillon et son réveil, et s'est demandé le lendemain matin comment il avait pu se retrouver chez lui!

Quant à la brouette, après le retour à vide, elle sera rangée le plus discrètement possible par Jean qui n' avouera cette escapade nocturne à son père que quelques années plus tard...

4 - Une vengeance bien sentie...

Dans le village, Hélène CANAGUIER, épicière de son état (à l'emplacement du futur restaurant « Le vieux chêne »), n'appréciait guère la présence près de son commerce

des enfants et des ados, agités et bruyants. Un mercredi soir, elle eut la mauvaise idée de les houspiller: *«Fichez le camp d'ici, il est bien tard!»* dit-elle à l'heure de la fermeture.

Le lendemain matin (un jeudi donc, jour sans école), Jean CARRIÉ et Marcel DUSFOUR décidèrent de se venger. Toujours ensemble, toujours à rechercher quelque bêtise à faire, l'instituteur disait d'eux: *«Ces deux-là, ce sont deux têtes dans le même bonnet!»*.

Comme toutes les maisons du village à cette époque, celle d'Hélène était dépourvue de l'eau courante, mais possédait néanmoins un évier qui s'écoulait directement à l'extérieur grâce à un trou percé dans le mur. Dédaignant la trop classique mèche de soufre à enflammer, puis à glisser dans ce trou (et qui dégageait donc dans la maison des effluves nauséabonds chassant les occupants hors du logement), les deux garnements sont à la recherche d'une vengeance inédite. Errant dans la campagne, ils débusquent par hasard une superbe couleuvre de Montpellier, qu'ils trucidèrent sans autre forme de procès... Elle était loin la protection animale dans la nature, très loin des préceptes du parti animaliste!!!

Le soir même, à la nuit tombée, la victime mise à l'abri fut récupérée car le plan machiavélique qui avait germé dans les deux esprits enfantins allait être mis en œuvre: le corps du malheureux reptile fut glissé dans le trou d'évacuation de l'évier, jusqu'à ce que sa tête émerge dans celui-ci... Évidemment, le lendemain matin, belle frayeur d'Hélène, et grand remue-ménage sur le Plan du Lac! La recherche des possibles fautifs, agrémentée de l'incident du mercredi soir fit très vite aboutir la culpabilité sur Jean et Marcel. Inutile de préciser que le retour à la maison après la classe du vendredi soir était très attendue par Marceau et Louis (les infortunés pères): les retrouvailles furent chaudes, et les « félicitations » en conséquence!

Nostalgie....

Ce dimanche 14 septembre 2025, c'était le jour de l'ouverture de la chasse. Et ce jour-là, à l'écoute depuis chez moi, AUCUN coup de fusil n'a retenti !!! Je me suis alors rappelé avec nostalgie les « ouvertures » de ma prime jeunesse, dans les années 50 !

Déjà, le samedi après-midi, veille de l'ouverture des hostilités, les vieux du village (ils étaient plus jeune que moi aujourd'hui!) avaient extrait leurs pétoires des linges huileux qui les protégeaient de l'humidité de l'hiver. À nouveau nettoyées, graissées, vérifiées, elles étaient prêtes à l'usage ! Venait ensuite la sortie de la cartouchière, elle aussi graissée pour maintenir son cuir souple. Elle était alors emplie de cartouches colorées, en fonction du calibre du plomb qu'elles renfermaient.

Quelques « rébroussiés » les fabriquaient encore dans leur cuisine, pesant consciencieusement la quantité voulue de poudre noire (à l'aide de dosettes en cuivre), qu'ils déposaient au fond de douilles vides ; venait ensuite le tour de la « bourre », longuement frite dans l'huile d'olive pour assurer leur étanchéité parfaite ; c'était

ensuite le tour des plombs, choisis en fonction du gibier recherché : le 10 ou le 12 (le plus petit) pour la grive... le 8 pour le perdreau et le lapin... le 6 ou le 4 pour le lièvre... le 1 ou la chevrotine pour la rencontre d'un éventuel sanglier (mais ils étaient tellement rares) ! Pourquoi ces numéros ? Tout simplement car ils correspondent au nombre de centaines de plombs que l'on peut fabriquer avec une once de métal (environ 31 grammes): s'ils sont petits (12), il y en aura beaucoup (1200), alors que s'ils sont gros (4, par exemple), il y en aura moins (400). L'opération se terminait avec la pose de la pastille supérieure, elle aussi colorée comme la cartouche, avec inscrit le numéro du plomb qu'elle renferme.



Cependant, la grande majorité des caussenards allait se fournir directement dans l'épicerie de Joseph Rodier où ils acquerraient les boîtes voulues auprès de son épouse Aurélie.

Après le repas du soir, venait alors la préparation de l'indispensable gibecière de cuir, dédiée à la fois à l'emport du déjeuner du Nemrod (dans la poche aveugle), et à recueillir les pièces chassées (dans le filet qui l'accompagne). Le plus souvent, le chasseur y plaçait d'épaisses tranches de jambon cru provenant du cochon familial (ou un bon bout de saucisse sèche de même origine), un pélardon (familial) et une bouteille de vin rouge, tout aussi familial !

Le dimanche matin, avant le lever du Soleil, voilà nos valeureux chasseurs sur le pied de guerre. Accompagné de leur fidèle chien, les voilà partis.

En fonction de ses affinités (et du gibier repéré jusque-là), l'un ira vers le Patús ; un autre prendra le chemin de Marou, puis le Dèvès gran et le champ long de Cournut ; un troisième partira vers Encontre et les vignettes ; un autre partira de la Mouillère de Gérard et battra tout le « dessous » du Causse ; un cinquième ira parcourir la plaine de Bertrand ; un autre chassera dans les partoques situées aux alentours du chemin de la Baraque, un dernier pariera sur « le Couarou », la vigne de l'Oncle et le Dèvès

viel..... Chacun y trouvera son bonheur, lapins et perdreaux étant alors monnaie courante.

Pour moi, comme tous les dimanches matin, ma mère (Hélène) me réveillait, car il n'était pas question de rater la messe dominicale de 9h 30! Une demie-heure avant son début, sonnait le « premier », puis un quart d'heure après sonnait le « second », avant d'entendre le « troisième » qui annonçait aux retardataires le début de l'office! Entre le réveil et le début de la messe, ce n'étaient que pétarades venues des quatre coins du Causse ; 1 coup pour les plus adroits, 2 coups pour les « palamars » (maladroits) qui avaient raté leur cible, ou qui avaient eu la chance de lever une « cloucade » (compagnie) de perdreaux !

À la fin de l'office, alors que ma mère regagnait la maison familiale, j'accompagnais mon père (Georges) jusque chez Rodier, où il était un joueur de belote acharné. Et j'étais là, au milieu de tous ces adultes à siroter moi aussi mon apéro (ma grenadine) ! C'était alors le retour triomphal vers le village des chasseurs, où chacun, armé de son apéro fétiche, allait détailler ses exploits devant ses copains avides de donner à leur tour le récit de leur matinée.

En arrivant, chacun a déposé le fruit de sa chasse sur le parapet du café.



On peut reconnaître là, de la gauche vers la droite, Germaine Rodier, le petit Régis Baljou, René Jeanjean, ?, Eugène Alibert, René Baljou, Paul Alibert, Joseph Rodier, ?, Gabriel Bougette, Jean Bougette et son fils Bernard, ?, Auguste Baljou.

Après la sieste, la fin de l'après-midi verra le retour de tout ce petit monde au café, pour d'interminables parties de belote ou de manille, le plus souvent « pagnolesques », vu le caractère pour le moins bien trempé des participants (en plus des personnes citées plus haut, on peut rajouter Gérard, Léon et Pierre Lalèque, Albert et Henri Vareilhes, Gabriel Pourtalé, Louis et Émile Allary, Auguste Gaucerand, Jean et Camille Cammal, ... et pardon à tous ceux que j'oublie !).

Le plus pagnolesque de tous était évidemment Joseph Rodier, hors-concours !!!

Et si jamais UN sanglier venait semer le désordre dans les vignes, une battue était alors organisée, et sa mise hors d'état de nuire prétexte à quelques festivités...



Évidemment, photo-souvenir obligatoire !

De nos jours, tout cela n'est plus ! Déjà, le « petit » gibier a pratiquement disparu. Par contre, sangliers et chevreuils pullulent et sont les cibles de battues systématiques qui se répètent rituellement semaines après semaines, les rendant ainsi banales.

Le café Rodier mis la clé sous la porte. La chasse d'antan, et tout le folklore qui l'entourait, c'est terminé ! Après les aïllades d'antan, elles aussi disparues, çà fait beaucoup !!!